

Jean Jaurès ¹ (1914)

Dans la soirée du 18 juillet, un certain Raoul Villain, élève de l'école d'architecture, nationaliste exalté, a assassiné le grand socialiste Jean Jaurès. Cet événement très douloureux, qui a fait verser des larmes non seulement aux socialistes mais à tous les honnêtes gens, tant Jaurès était aimé pour la noblesse de son caractère et sa grandeur d'âme, a un caractère particulièrement tragique du fait des circonstances dans lesquelles il s'est produit.

Jamais l'humanité n'a eu autant besoin de l'intelligence et du chaleureux amour de la paix de Jaurès, aujourd'hui que l'enfer vient de s'ouvrir pour engloutir dans ses ténèbres le fruit du progrès humain. Le Léviathan des forces obscures, symbole biblique du militarisme destructeur, dont Jaurès parlait au cours d'un congrès socialiste français ne pouvait être affronté victorieusement par personne mieux que par Jaurès, dont le génie oratoire, l'idéalisme, le caractère posé et la force de travail immense lui avaient valu un énorme prestige et une autorité morale tels que peu d'hommes en ont joui sur la terre. C'est précisément pour cela qu'il a été la première victime de la guerre. Pour la destruction de l'humanité, pour le triomphe des intérêts bestiaux, pour la victoire de l'impérialisme, il fallait que disparaisse le plus redoutable et le plus tenace adversaire de la guerre.

Indépendamment des considérations politiques, la mort de Jaurès est

1. *Vătorul social*, n° 11, août 1914, traduit du roumain. L'article et la traduction nous ont été aimablement adressés par le professeur Francis Conte. Ce texte, inédit en français, n'est sans doute que le moins important de ceux que Rakovsky consacra à Jaurès. Le second, qu'il rédigea en 1915 avec les notes de leur première rencontre puis de leur voyage commun à Londres, demeura inédit. Il était encore dans ses papiers quand il rédige, à Astrakhan puis Saratov, le troisième, un chapitre « Jean Jaurès » de ses *Mémoires*. Ces textes ont été saisis par le G.P.U. avec tous les manuscrits de Rakovsky.

une catastrophe pour l'humanité qui perd en lui l'un des plus parfaits des siens. « Jaurès, disait Jules Guesde,² est une force de la nature ». Il faudra à l'humanité des siècles avant de pouvoir de nouveau donner naissance à semblable génie. Ce que Karl Marx a été pour le socialisme dans le domaine de la théorie, Jaurès l'a été dans le domaine de la pratique. Une imagination créatrice et une volonté persévérante ont fait de Jaurès le créateur le plus grand d'un monde nouveau. Toutes les réformes importantes qui ont été réalisées en France au cours des dix ou quinze dernières années ont été exécutées ou mises en chantier sous son influence. La loi sur les associations, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, les assurances sociales, l'impôt progressif sur le revenu et bien d'autres réformes ont été réalisées avec sa collaboration. Il était le représentant le plus éloquent du projet de la représentation proportionnelle auquel il a gagné la majorité de la Chambre. Il a enfin réussi à populariser dans les rangs de la démocratie bourgeoise les milices nationales comme la seule forme d'armée qui corresponde aux intérêts de la démocratie comme ceux du pays. Son intelligence, ses connaissances et sa vaste expérience le désignaient pour le poste d'organisateur de la future république socialiste française laquelle est bien plus proche que beaucoup ne le croient.

Jean Jaurès est né à Castres, petite ville du midi de la France, le 3 septembre 1859. Il a achevé ses études à l'Ecole normale supérieure qui était l'institution universitaire la plus haute de France, à l'entrée de laquelle il y avait une sélection rigoureuse. Il y a reçu cette vaste culture littéraire, historique et philosophique qui devait être pour lui, plus tard, la source de son inspiration oratoire. Il parlait à la perfection le grec, le latin, l'allemand et l'anglais. Un de ses plaisirs était de revenir à ses « auteurs » favoris et de relire dans l'original Eschyle ou Euripide, ou Shakespeare, l'auteur pour lequel il éprouvait le plus d'admiration. Il lisait sans cesse, au point d'avoir été surnommé « dévoreur de livres », comme il avait appelé Pressenssé.³

Dans ce trait de son caractère se manifeste non seulement le besoin de l'homme de goût, mais la nécessité de l'homme pratique, du militant attiré par les analogies psychologiques entre la vie réelle et la vie imaginaire de l'humanité. De cette confrontation entre réalité et poésie, le militant Jean Jaurès tirait les normes de sa propre conduite. Jaurès a couronné ses études universitaires par une thèse de doctorat publiée plus tard dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine » et qui est intitulée *La réalité du monde sensible* : il n'est pas jusqu'au titre de cet

2. Jules Bazile dit Jules Guesde (1845-1922) introduisit le marxisme en France à son retour d'exil après la commune de Paris et fut le fondateur du parti ouvrier français.

3. Francis de Pressenssé (1854-1914), diplomate et journaliste, devint socialiste à travers l'affaire Dreyfus, député en 1902.

ouvrage qui tend à prouver qu'il existe un monde que conteste l'école idéaliste anglaise de Berkeley.

Nommé professeur au Lycée d'Albi, il fut candidat aux élections de 1885 et élu député républicain. A cette époque, avec l'amour qu'il éprouvait pour la classe ouvrière et paysanne et qu'on peut voir dans ses discours publiés sous le titre *Action socialiste*, Jaurès n'était pas encore socialiste au plein sens du mot. Il ne connaissait que partiellement notre doctrine. Plus tard, après sa défaite aux élections de 1889, il se retira de nouveau dans l'enseignement et commença à étudier le socialisme. Le résultat de ce travail fut sa thèse d'agrégation: *De la philosophie hégélienne au socialisme scientifique*, qui lui ouvrit les portes d'une chaire à l'université de Toulouse. Pour la première fois — et par-dessus le marché, en latin — la vérité socialiste se faisait entendre dans les salles de l'université française.

C'est un événement qui a ramené Jaurès à l'activité politique et il y est revenu cette fois en tant que socialiste. Je veux parler de la grande grève de Carmaux qui a duré plusieurs mois et qui s'est terminée par le triomphe des ouvriers. La grève avait été provoquée parce que la compagnie, à la tête de laquelle se trouvait deux aristocrates, le marquis de Solages et la baron Reille — ce dernier député de la ville — avait licencié le mineur Calvignac,⁴ placé en tête de la liste socialiste sortante. Riche et insolent, cette compagnie ne pouvait admettre que les ouvriers jouissent de libertés politiques. Après le succès de cette grève, le député local a été obligé de démissionner et Jaurès a été élu député à sa place.

Quelques mois plus tard, aux élections générales de 1894, il a été réélu et avec lui une quarantaine de députés socialisants: tous n'étaient pas socialistes, mais subissaient au moins l'influence de nos idées. C'est au lendemain de ces élections de 1893 que commence l'ascension de Jaurès. Il faut relever que l'ancien député républicain, dont le talent oratoire était admiré et reconnu dès 1885, n'a pu s'imposer à la France et au monde que par sa qualité de militant socialiste, et ce n'est pas un hasard. Seul un parti de lutte, un parti révolutionnaire, pouvait donner au génie de Jaurès l'espace dont il avait besoin pour déployer son activité. Cette « force de la nature », qui a porté Jaurès dans le camp du prolétariat, l'a sauvé plus tard de l'erreur dans laquelle sont tombés quelques-uns de ses camarades. Jaurès voyait le but de son activité seulement dans la marche pour réaliser son grand idéal socialiste.

Il a exprimé à plusieurs reprises en public son étonnement de voir un homme intelligent et doué courir après les honneurs. Il l'a écrit lorsqu'il a appris que Poincaré⁵ — pour lequel il avait beaucoup d'estime — était

4. Jean-Baptiste *Calvignac* (1854-1934) s'identifie à l'histoire des mineurs de Carmaux.

5. Raymond *Poincaré* (1860-1934) fut candidat — et élu — à la Présidence de la République en 1913.

candidat à la Présidence. Comment est-il possible, écrivait-il dans *L'Humanité* qu'un homme puisse ainsi priver son pays de ses services en cherchant refuge dans un poste qui peut satisfaire sa vanité, mais pas son patriotisme, puisqu'en l'occupant il renonce du coup à ses activités politiques ?

La législature 1893-1899 a eu une grande importance dans la vie politique de Jaurès, par la lutte qu'il y a menée contre la ploutocratie française qui s'était emparée des institutions de la République. Nous nous éloignerions du sujet si nous faisons ici l'historique de la III^e République. Mais, pour expliquer les événements qui ont suivi, il faut rappeler que la bourgeoisie française a été dotée du régime républicain contre son gré. Ce ne sont que la peur de mouvements populaires, comme celui de la Commune, ainsi que le désaccord entre les partis monarchistes — lesquels n'étaient pas moins de trois, orléanistes, légitimistes et bonapartistes — qui ont permis le maintien du régime républicain. La République française était une république sans républicains, c'est-à-dire que ne se trouvaient à la tête de ses gouvernements, pendant dix ans, jusqu'à l'élection de Grévy⁶ à la Présidence, que des monarchistes notoires. Après les monarchistes, les républicains sont arrivés au pouvoir, mais des républicains modérés qu'on pouvait considérer comme des monarchistes plus que comme des républicains. Ils ont constitué le parti qu'on a appelé « opportuniste » et leur programme tenait dans les paroles de Thiers⁷ : « La République sera conservatrice ou ne sera pas ». A gauche, il y avait les radicaux-socialistes. Leur rôle était de fournir des ministres pour les cabinets de concentration républicaine. Si on excepte la loi sur la liberté de la presse et la loi sur l'enseignement laïque, votées en 1881 et préconisées par le parti républicain depuis le Second Empire, aucune autre loi ou réforme n'a été réalisée. La démocratie républicaine se révélait irrémédiablement stérile.

Mais cela ne suffisait pas. Elle réussit à se compromettre dans des affaires véreuses, comme celles du canal de Panama, dans laquelle 104 députés et sénateurs reçurent de l'argent pour assurer le bénéfice d'emprunts à cette compagnie. Les dirigeants radicaux comme Floquet, Clemenceau, Freycinet,⁸ sans avoir eux-mêmes touché de l'argent, ont été indirectement compromis. Pour expliquer cette impuissance politique de la République, il faut ajouter que le mouvement ouvrier qui aurait pu lui insuffler vie était assez faible. La Commune avait pour des années épuisé

6. Jules Grévy (1807-1891) fut président de la République de 1879 à 1887.

7. Adolphe Thiers (1797-1873), le vainqueur de la Commune fonda en fait la III^e République.

8. Charles Floquet (1828-1896), Georges Clemenceau (1841-1929) et Charles de Freycinet (1828-1923) virent leur carrière politique seulement freinée par l'affaire.

les forces du socialisme français. Ses principaux dirigeants étaient tombés sur les barricades et les autres ont vécu des années en exil (l'amnistie générale a été accordée en 1880). En outre, les nouvelles conditions politiques et économiques imposaient une révision des méthodes de lutte du prolétariat français — un honneur qui est presque intégralement revenu au Parti ouvrier français dirigé par Guesde et Lafargue. Une telle révision exigeait du temps afin de préparer la classe ouvrière. Les élections de 1893 marquèrent un changement profond.

Le scandale de Panama, qui a éclaté en 1892, avait été l'œuvre des monarchistes dans l'espoir de renverser la République. A cette époque, le socialisme français était suffisamment puissant et mûr pour dévoiler la corruption et répandre ses idées. Il était en mesure de prouver que la corruption n'était pas due à la forme du gouvernement, mais au *régime capitaliste*. La corruption disparaîtra avec la destruction du capitalisme et l'annihilation de la toute-puissante ploutocratie industrielle et financière. La République est la forme de gouvernement la plus propice pour lutter contre le capitalisme. L'œuvre de changement social sera accomplie par le prolétariat, mais par un prolétariat organisé, conscient, matériellement préparé et intellectuellement trempé dans les luttes économiques et politiques, doté d'une expérience parlementaire.

Nous avons parlé du succès remporté par les socialistes aux élections de 1893. Leurs dirigeants sont entrés au parlement. Un vaste champ d'action s'ouvrait au parti. Affirmation de l'idéal socialiste, orientation vers des réformes sociales et politiques, défense de la classe ouvrière dans sa lutte, combat contre la ploutocratie financière — telles étaient les orientations principales de l'activité parlementaire du groupe socialiste. Son activité est inséparable du nom de Jaurès. Sans doute y a-t-il eu d'autres représentants habilités à parler au nom du socialisme. Jules Guesde s'est imposé par son célèbre discours de l'hiver 1894 et a presque réussi à faire croire que «le collectivisme est le régime de l'avenir». Vaillant⁹ s'imposa par ses discours sur le droit du travail. Millerand,¹⁰ alors socialiste, se révélait grand tacticien parlementaire. Mais Jaurès les dépassait tous par l'impétueux tempérament de lutteur infatigable qui était le sien. Il a prononcé son premier grand discours lors des élections de 1893, démontrant que le socialisme est l'antithèse du christianisme et que ce dernier, pendant des siècles, a bercé de promesses célestes la misère humaine. C'est à cette occasion qu'il a évoqué la mythologie grecque quand il a dit que le socialisme n'était pas sorti de l'écume de la mer comme la Vénus de Milo, ni tout armé de la tête de Jupiter comme

9. Edouard Vaillant (1840-1915) était le dirigeant blanquiste.

10. Alexandre Millerand (1859-1943) devait être ministre dans le gouvernement de Waldeck-Rousseau en 1899 avec le fusilleur de la Commune, le général de Galliffet.

Minerve. Tous alors, sans distinction de parti, ont reconnu en lui le plus grand orateur du parlement français. A partir de ce moment, il a marché de triomphe en triomphe, provoquant l'enthousiasme des uns et la haine des autres, mais l'admiration de tous dans cette époque riche en événements où Jaurès menait la lutte au nom du parti socialiste.

En 1893, Charles Dupuy¹¹ était au pouvoir et c'est sous son gouvernement que l'anarchiste Caserio¹² a assassiné le Président de la République Sadi Carnot.¹³ Dupuy est arrivé à la Chambre avec les fameuses lois qui attentaient à la liberté de la presse et qui allaient ouvrir en France une période de persécution policière. Carnot a été remplacé par Casimir Périer,¹⁴ esprit étroit et réactionnaire, détesté par les Français. On a dit que c'était là une provocation contre la démocratie française. La lutte qui a commencé alors a abouti à la démission de Casimir Périer, une année plus tard, alors qu'il lui restait encore six ans à occuper ce poste. C'est Jaurès qui porta à Périer les coups les plus durs. Il ne se contenta pas de prendre la parole au parlement et dans les réunions publiques. Il se rendit dans l'enceinte du tribunal pour prendre la défense du journaliste socialiste Gérault-Richard,¹⁵ traduit en justice pour la campagne menée contre Périer dans le journal satirique *Le Chambard*. Jaurès a prononcé là un réquisitoire contre la famille Périer qui « s'enrichissait sur le dos de la France comme les requins autour des bateaux naufragés ». Gérault-Richard a été condamné à une année de prison ferme, mais, un mois plus tard, la population parisienne l'élisait député et il était libéré. Harcelé par la presse et par tous les socialistes, Périer était dans une situation impossible et démissionna.

On élisit à sa place Félix Faure¹⁶ qui instaura un régime de tolérance. On accorda une amnistie générale pour tous les délits de presse, de grève, et pour les crimes politiques. La présidence du conseil a été confiée d'abord à Ribot,¹⁷ puis à Léon Bourgeois,¹⁸ un démocrate convaincu, qui suspendit les lois scélérates et commença une politique de réformes. Sous sa présidence, la Chambre a voté l'impôt sur le revenu. La réaction politique — le parti républicain opportuniste en alliance avec les monarchistes — a fait campagne contre Bourgeois, en l'accusant d'avoir subi

11. Charles Dupuy (1851-1923) devint président du conseil pour la première fois en 1893.

12. Santo Caserio (1873-1894) était un ouvrier boulanger italien, anarchiste.

13. Sadi Carnot (1837-1894) était le petit-fils du légendaire Lazare Carnot.

14. Jean Casimir-Périer (1847-1907), élu en 1894, démissionna en 1895.

15. Léon Alphonse Gérault-Richard (1860-1911); ancien ouvrier tapissier devenu journaliste fut d'abord un « socialiste indépendant ».

16. Félix Faure (1841-1899) succéda à Casimir Périer.

17. Alexandre Ribot (1842-1923) fut président du conseil en 1892, puis de nouveau en 1896.

18. Léon Bourgeois (1851-1925) fut président du conseil républicain en 1895-96.

l'influence des socialistes. Le Sénat est passé de leur côté et le gouvernement, qui avait perdu sa majorité, fut contraint de démissionner. Avec l'arrivée de Méline,¹⁹ qui succéda à Bourgeois, commença une nouvelle période de réaction. Ce gouvernement était impitoyable avec les ouvriers, étouffait sauvagement les grèves, parmi lesquelles est restée célèbre la grève des ouvriers verriers d'Albi, région où Jaurès était élu. Résséguier, la patron de l'entreprise, faisant de cette grève un problème général, parvint à gagner à sa cause le gouvernement, la presse et les capitalistes, dans une croisade contre les organisations ouvrières. On a rarement vu un tel acharnement dans une lutte ouvrière que dans celle qui s'est développée autour de la grève d'Albi. Le patron entêté n'a pas cédé, bien que la grève se soit prolongée plusieurs mois, mais les ouvriers ont pourtant trouvé le moyen de le frapper en créant une coopérative de verrerie, grâce à une souscription publique de 200 000 lei, dont la moitié ont été donnés par une sympathisante du mouvement socialiste. Sous le ministère de Méline, la fraction socialiste du parlement a recommencé sa lutte, qui s'était modérée sous Bourgeois. Les occasions étaient nombreuses : persécution par la police des organisations syndicales, politique coloniale du gouvernement contre les Arabes d'Algérie, la crise agricole, les privilèges de la Banque de France et des chemins de fer (qui, en France, appartiennent à des sociétés privées), l'alliance franco-russe, l'intervention de la France en faveur du Sultan Abdul Hamid et contre les Grecs de Crète et les Arméniens, toutes ces occasions et bien d'autres — comme les débats budgétaires — ont donné à Jaurès des occasions d'intervenir.

C'est à la fin de la législature 1893-1898 qu'a éclaté la célèbre affaire Dreyfus. Pour en comprendre toute l'importance, il faut se souvenir de la place tenue en France par les officiers. Après la défaite de 1870-1871, la France avait les yeux sur son armée, les officiers jouissaient du plus grand respect et pouvaient ainsi préparer en secret la défense et la revanche. Mais l'immense majorité d'entre eux, et surtout l'immense majorité des officiers supérieurs, étaient royalistes et catholiques. Ils avaient précisément choisi la carrière militaire parce qu'elle constituait une institution à part, séparée du gouvernement par le mur d'une neutralité politique mal appliquée. L'état-major s'était peu à peu transformé en un nid de réactionnaires. Pendant que la République avançait tant bien que mal vers la démocratisation, l'armée et surtout ses officiers tombaient sous l'influence de l'Ordre des Jésuites. C'est de cette contradiction qu'est issue l'affaire Dreyfus. On sait que ce capitaine juif fut accusé et condamné comme traître. Quand on découvrit plus tard qu'il n'était en réalité qu'une victime, l'Etat-major français recourut à des faux pour cacher son erreur et ne pas permettre qu'un Juif lui échappe. La lutte pour la révision du procès de Dreyfus a pris

19. Méline fut président du conseil de 1896 à 1898.

dès lors une importance politique extraordinaire. Il n'était plus question ici d'un individu, mais de la destruction de cette alliance militaro-cléricale devenue un bastion d'où l'on tirait sur la démocratie française.

On connaît le rôle joué par Jaurès dans cette bataille. On connaît aussi la série de ses articles « Les Preuves », dans lesquels il a définitivement détruit tout le système de défense de l'Etat-major. L'innocence du malheureux prisonnier n'a pas trouvé de meilleur défenseur que Jaurès. Il a payé son courage de sa défaite aux élections de 1899. Hors du parlement, il a mené la campagne dans des réunions publiques et la presse. L'affaire Dreyfus a eu une énorme influence sur l'histoire de la France en donnant à sa politique intérieure une orientation nouvelle. Elle a signifié le rejet du bloc militaro-cléricale, l'émergence de l'élément démocratique et la suprématie morale du socialisme, représentant de la classe ouvrière et du peuple français tout entier. Les ministères Waldeck-Rousseau²⁰ et Combes²¹ resteront célèbres dans l'histoire de la III^e République pour leur action démocratique anti-cléricale et sociale. Même les ministères ultérieurs (Briand²² et Barthou²³), avec leurs tendances au conservatisme social, n'ont pu complètement renoncer aux réformes qui se sont imposées à la France après l'affaire Dreyfus. Cette dernière a été le signal de la prise de conscience et de la mobilisation des forces démocratiques qui ne peuvent être détruites que par des événements néfastes pour la démocratie, comme la guerre.

Jaurès n'était pas encore redevenu député, mais son influence était si grande en France qu'il était capable d'influencer la politique du gouvernement dans lequel se trouvait d'ailleurs Millerand, un de ses amis et camarades d'idées. Sous Combes, Jaurès a été réélu en 1903 et il a dès lors assumé le rôle de dirigeant effectif de la Gauche républicaine. Nous avons mentionné au début son influence dans l'élaboration des principales réformes politiques, financières et sociales votées pendant ces dernières années en France. Mais une autre caractéristique de l'activité de Jaurès en France pendant cette période a été sa lutte tenace contre la politique de conquêtes de la France, contre l'impérialisme et le militarisme français, qui rongait les forces de la République, retardait le progrès social et politique et préparait la catastrophe finale. Avec la claire vision d'un homme modeste, Jaurès a montré l'enchaînement des événements. Il condamnait la bourgeoisie française qui, par sa conquête du Maroc, facilitait à l'Autriche

20. Pierre *Waldeck-Rousseau* (1864-1914) devint président du conseil en 1899 avec Millerand et Galliffet comme ministres pour régler l'affaire Dreyfus.

21. *Emile Combes* (1835-1921), fut président du conseil de 1902 à 1905 et sépara l'Eglise de l'Etat.

22. *Aristide Briand* (1862-1932), avocat venu de l'extrême-gauche, ex-socialiste indépendant, fut président du conseil de 1909 à 1911.

23. *Louis Barthou* (1862-1934) dirigea le gouvernement français de mars à décembre 1913.

l'annexion de la Bosnie et à l'Italie celle de Tripoli. Ces faits ont déclenché la crise orientale, des deux guerres balkaniques qui ont été le prologue de la catastrophique guerre d'aujourd'hui. La campagne menée par Jaurès contre la politique marocaine du gouvernement lui a valu les calomnies les plus basses, celle d'être notamment un « agent de l'Allemagne ».

Malgré tout cela, il aimait la France d'un amour noble et pur. Il ne pensait qu'à ses progrès et à son bonheur. La France était son pays et le laboratoire d'idées pour l'humanité. Si Jaurès était l'ennemi de toute politique de conquête, s'il repoussait toute idée de revanche, il n'en était pas moins tout autant préoccupé par la défense de son pays. Il voulait changer le monde par le triomphe de la démocratie, et le nationalisme, lui, cherchait ce changement dans la guerre. Jaurès était au parlement français l'un des hommes les plus compétents sur les questions militaires, comme le montre son livre *L'Armée nouvelle*. Il a combattu pour démontrer la supériorité militaire des milices nationales. La réintroduction du service militaire de trois ans, alors qu'il était descendu à deux ans sous le ministère de Combes, a été un triomphe du militarisme français. Jaurès avait réussi à réunir autour de lui une majorité à la Chambre pour abaisser la durée du service militaire. La balle meurtrière de Raoul Villain était dirigée contre l'adversaire du service militaire de trois ans.

Jaurès a été souvent attaqué — il a été l'homme le plus attaqué de la III^e République, mais aussi l'homme le plus admiré et le plus respecté. Sa probité politique et personnelle, sa lutte pour un idéal, la bonne foi qu'il manifestait en tout, la loyauté avec laquelle il reconnaissait ses fautes — inévitables dans une lutte si gigantesque et diverse — n'ont fait qu'accroître son prestige et le charme de sa personnalité.

Dans la politique de réalisation du programme socialiste, Jaurès s'est pendant quelque temps montré partisan de la collaboration avec les partis bourgeois et même de l'entrée dans le gouvernement bourgeois. Cela a provoqué la rupture de l'unité des socialistes français, la lutte entre les deux courants et finalement le célèbre débat d'Amsterdam en 1904. Mais lorsque l'Internationale socialiste eût rendu son verdict dans cette discussion, Jaurès se soumit de lui-même et abandonna loyalement les socialistes ministériels. Sa conscience lui disait que la vérité se trouvait du côté de l'immense majorité des socialistes.

Sa réputation lui valait une position exceptionnelle au parlement. A l'occasion de la fameuse affaire Rochette — un banquier qui avait escroqué 40 millions, avec le concours de quelques hommes politiques — on créa une commission d'enquête parlementaire qui le choisit comme président. Mais son plus grand charme, il l'exerçait par son éloquence.

Je me souviens de l'effet qu'il a produit quand il a pour la première fois pris la parole au congrès socialiste international de Londres en 1896. Le public était en extase, frappé de stupeur comme devant un miracle. J'entends encore les paroles (« Quel discours puissant ! ») par lesquelles

Singer et Liebknecht,²⁴ deux vétérans de la social-démocratie allemande, saluèrent le discours de Jaurès. Il avait tout : une voix puissante, qui faisait vibrer la toiture en verre de la salle de concert de Queen's Hall où se tenait le congrès, un timbre chaud, la phrase précise et cette émotion concentrée au moyen de laquelle l'orateur s'empare de son auditeur et le fait vibrer à l'unisson avec lui. Il avait la vision puissante du poète, évoquant les images émouvantes suggérées par les circonstances, des comparaisons qui touchaient le public jusqu'au fond de l'âme. Dans le discours qu'il a prononcé au congrès international de Bâle, il a évoqué le terrifiant tableau des cholériques couchés dans les champs de la Thrace et dont les odeurs pénétrantes arrivent à l'Europe comme un remords. Quelle inspiration géniale, dans le même discours, pour caractériser l'activité socialiste, quand il a invoqué dans le son des cloches de la cathédrale de Bâle les mots de Schiller²⁵ : « Vivos voco, mortuos plango, fulgero frango ». Pleurons les morts, appelons les vivants à la vie pour détruire le foudre de la guerre, de l'exploitation et de la servitude !

24. Wilhelm *Liebknecht* (1826-1900), un des fondateurs du parti social-démocrate allemand, était le père de Karl Liebknecht qui fonda le P.C. Paul *Singer* (1864-1911) fut avec lui et Bebel l'un des dirigeants de la social-démocratie allemande.

25. Il s'agit de l'écrivain Friedrich von *Schiller* (1759-1805) que Jaurès cita dans ce fameux discours contre la guerre.